

« Vie des signes »
Collection dirigée par Lucie Guillemette,
Louis Hébert et François Rastier

La collection « Vie des signes » entend montrer la diversité et la richesse des objets culturels et des performances sémiotiques qu'ils concrétisent, en restant attentive aux contextes, aux situations et aux pratiques qui les informent. Pluridisciplinaire, des études littéraires à l'iconologie, de l'archéologie aux sciences de la communication, elle n'exclut aucun domaine des sciences de la culture. La vie des signes est celle de l'humanité même.

La collection est articulée en trois séries : « Essais », « Actes » et « Références »

Le présent volume intègre la série « Actes ».

La collection compte actuellement trois autres volumes, dans la même série :

Lucie Guillemette et Louis Hébert (dir.), *Signes des temps.*

Temps et temporalités des signes.

Louis Hébert (dir.), *Le plaisir des sens. Euphories et dysphories des signes.*

Lucie Guillemette et Louis Hébert (dir.), *Intertextualité, interdiscursivité et intermédialité.*

PERFORMANCES ET OBJETS CULTURELS NOUVELLES PERSPECTIVES

Sous la direction de

Louis Hébert et Lucie Guillemette

Collection « Vie des signes », série « Actes »



Presses de
l'Université Laval

FORM FOLLOWS FUNCTION. POUR UN FONCTIONNALISME MÉTHODOLOGIQUE EN SÉMIOTIQUE DES OBJETS

Marc MONJOU, Université de Limoges

RÉSUMÉ

♦ *À rebours de toute une tradition selon laquelle les objets ne peuvent avoir de signification qu'en tant qu'ils sont considérés comme des supports pour les signes (des objets d'écriture), l'auteur cherche à comprendre comment l'oubli (volontaire ou pas) de la dimension fonctionnelle a fini par conduire la sémiotique des objets dans une impasse théorique. S'inspirant principalement de la sémiotique du discours, mais aussi de la sémantique des cultures, de l'histoire culturelle ou encore de la sociologie des techniques, l'auteur propose de nouvelles problématiques pour la sémiotique des objets.* ♦

INTRODUCTION : DÉFINITIONS PRÉLIMINAIRES

Les sémioticiens qui se sont (depuis peu) intéressés à la question de l'objet n'ont pas manqué de pointer cette première difficulté : que faut-il entendre par « objet », lexème dont l'extension et même l'indétermination sémantiques semblent à l'avance ruiner le sérieux de toute enquête à son endroit ? À ce titre, et présentée comme telle, toute « sémiotique des objets » semble vaine et non avenue, soit parce qu'elle paraît pêcher par l'excès de ses prétentions quasi universelles, soit parce qu'elle passe pour une nouvelle version (inutilement rebaptisée) de la

sémiotique générale. Dans un article récent, Alessandro Zinna remarque – à juste titre – que dans la langue, les mots «objet» ou «chose» (des hyperonymes par excellence) sont justement destinés à échapper à toute définition, laquelle échouerait nécessairement à leur assigner des propriétés spécifiques (Zinna, 2005 : 161). Premier embarras donc (naïvement ressenti) : celui de la définition du mot.

Le passage du mot au concept – que tout discours scientifique ou critique doit forger pour accomplir son projet de description ou d'interprétation – n'est pas non plus toujours beaucoup plus éclairant, même s'il peut nous aider à mieux appréhender les «figures objets». Une brève incursion dans le dictionnaire de Greimas et Courtés, toujours très instructif pour comprendre l'enjeu des problèmes, nous permettra de nous en rendre compte. Nous retiendrons ici au moins trois définitions du concept d'objet :

- 1) L'objet défini comme *actant transformationnel*. On sait bien que dans le cadre de la sémiotique narrative classique, l'objet est (avec le sujet) l'un des constituants de l'unité de base de tout procès d'action ; c'est lui qui sert de support d'ancrage aux valeurs.
- 2) L'objet défini comme «*sémiotique-objet*», c'est-à-dire l'ensemble ou la grandeur présupposé signifiant que le sémioticien se propose de décrire (la *sémiotique-objet* laissant place, une fois exercée la pratique sémiotique, à une *sémiotique construite*).
- 3) L'objet comme *position formelle*. Il s'agit là de la définition formelle de l'objet telle que Hjelmslev l'a formulée notamment, affirmant (ou réaffirmant, après Saussure) le *primat de la relation* sur les termes : un objet écrivait-il, ne peut être envisagé que comme «le point d'intersection de faisceaux de relations» (Hjelmslev, 1971 : 36). Et l'on sait (Greimas et Courtés, 1976 : 259) que ces relations peuvent être de plusieurs ordres : 1) «relations entre l'objet et les autres objets» (ce sont ces relations que la sémiotique contemporaine étudie sous le nom d'interobjectivité) ; 2) les relations de type méréologique ensuite, c'est-à-dire les relations entre l'objet considéré comme un tout, et ses parties (Bordron, 1991) ; 3) enfin la relation objet/sujet, relation primitive, puisqu'elle «fonde le sujet et l'objet comme existants et distincts l'un de l'autre» (Greimas et Courtés, 1976 : 259). Naturellement, cette distinction fonde le statut *sémio-narratif* du sujet et de l'objet, comme *actants transformationnels* ; mais elle fonde aussi leur *statut énonciatif*, comme *actants positionnels*.

Que retenir de cette première incursion dans le dispositif conceptuel de l'école sémiotique de Paris ? Premièrement, que le postulat qui veut conférer une signification à une grandeur sémiotique quelconque, délimitée *a priori*, doit toujours être critiqué par l'activité de *construction sémiotique*. Et il y a fort à parier que les objets ou les choses qui peuplent la vie proprement humaine (la «vie culturelle» si l'on veut) ne recouvrent pas les objets construits par l'activité sémiotique. Il suit de là que la constitution des objets en plan d'expression ne peut ressortir que d'un postulat de départ¹.

Seconde leçon à retenir de ce premier examen (d'inspiration méréologique celle-là), celle des relations entre l'objet – considéré comme un tout – et ses parties. Là, un problème de taille se pose au sémioticien qui s'intéresse aux objets : celui de la coexistence, au sein d'un *même* objet, de ce qu'il est convenu d'appeler ses nombreuses «composantes» : par exemple, sa composante morphologique, sa composante plastique (elle-même en parties, puisqu'elle se décline en composantes topologique, chromatique, hylétique, eidétique) et, bien sûr, élément qui nous occupera longuement dans ces pages : sa composante *fonctionnelle*. L'un des objectifs – selon nous crucial en sémiotique des objets – consiste à comprendre les solidarités (nécessairement existantes) entre chacune de ces composantes, solidarités qui doivent concourir à la constitution d'un objet (unifié). Nous y reviendrons bientôt.

Troisième leçon enfin (il y en aurait bien d'autres à tirer...), celle de la relation entre l'objet et les autres objets, et mieux, entre les différents types d'objets (ou, pouvons-nous dire encore à ce stade peu avancé de notre réflexion, entre les différentes espèces du genre *choses*). Contre la langue et ses hyperonymes, le discours critique n'a, en effet, d'autre choix que de discriminer et de catégoriser. Et nous allons voir comment l'effort pour diviser et classer les objets fait resurgir les questions mises en évidence dans ces premières lignes.

1. LE MONDE DES OBJETS : TYPOLOGIES ET AUTRES ONTOLOGIES

Dans une certaine mesure et avec plus ou moins de précision, tous les sémioticiens qui se sont intéressés à la question ont cherché à

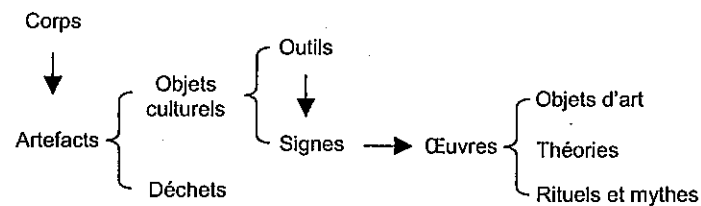
1. Remarquons à ce propos qu'adopter à l'égard des objets un point de vue analogue à celui qu'on adopte face aux «textes» semble assez problématique, sinon périlleux, car le problème (philologique) de l'établissement *a priori* de l'«objet-texte» semble résister. À ce jour, en effet, il n'existe aucune méthode ni discipline qui puisse assumer, à l'endroit des objets, le rôle joué par la philologie en matière de textualité.

ordonner ce monde chaotique des objets. Dans une étude où il tente de concevoir une sémiotique de la monnaie définie comme «objet culturel», François Rastier (2004a) ébauche une typologie des choses, que nous prendrons ici pour base. Nous ne présentons ici que les grandes lignes de la typologie que soumet Rastier.

1.1 La typologie de François Rastier

Pour Rastier, on doit premièrement distinguer entre deux classes primitives : celle des *corps naturels* et celle des *corps artificiels* ou *artefacts*, produits à partir des *corps naturels*. La catégorie des *artefacts* se subdivise elle-même en deux classes : les *déchets* (résidus ou reliques d'*artefacts*) et les *objets culturels*. Les *objets culturels* comptent deux classes spécifiques : les *outils* et les *signes*. Viennent enfin les *œuvres*, qui sont des *compositions de signes* produites au moyen d'*outils*, et qui se répartissent elles-mêmes en trois classes : *œuvres d'art*, *théories* et enfin, *mythes et rituels*. L'auteur ajoute en note : «par objet [culturel], nous entendons [...] tout résultat d'une objectivation, qui peut à ce titre participer d'une pratique sociale» (Rastier, 2004a : II.1).

SCHÉMA 1
Typologie praxéologique des choses (d'après François Rastier)



Commentons rapidement cette mise en ordre, et essayons d'en dégager l'intérêt sémiotique, la première question étant pour nous ici d'identifier le champ ou, si l'on préfère, le domaine de pertinence de la réflexion sémiotique à propos des «choses». On admettra naturellement qu'en tant que *science de la culture*, la sémiotique privilégie comme son domaine propre l'étude des «objets culturels»; elle exclut donc premièrement les *corps* de son domaine d'expertise (tout au moins ceux d'entre les *corps* qui ne participent d'aucun processus d'«objectivation» (Rastier, 2004a : II.1). Dans le même sens, et toujours à cette condition qu'ils ne soient pas intégrés à quelque pratique sociale (revalorisation, consom-

mation sans résidus, tri sélectif, recyclage, œuvres plastiques, etc.²), les déchets – ou comme dit Zinna (2005 : 164) : les «abjets» – peuvent eux aussi être exclus du champ proprement sémiotique. Quant à l'ensemble des *œuvres* enfin, en tant qu'il ne comprend que des formes complexes de *signes*, on peut provisoirement le sous-entendre, si bien que, réduit à sa plus simple extension, le champ de pertinence du sémioticien semble se limiter à *deux grands types d'objets culturels* : les *outils* et les *signes* (que ceux-ci soient simples ou complexes). L'essentiel ici est de remarquer que les *outils* (et avec eux l'univers des fonctions) s'inscrivent de droit dans le domaine de la culture, et qu'à ce titre (et en tant que tels), ils semblent constituer un objet d'étude pertinent pour le sémioticien. Cet aspect de la typologie proposée par Rastier nous semble très important, tant pour le programme de recherches à venir qu'il dessine que pour les problèmes qu'il soulève, problèmes que nous voudrions, sinon résoudre, tout au moins parcourir maintenant.

1.2 La typologie de Krzysztof Pomian

En vue d'examiner les questions liées au statut problématique des *outils* relativement aux autres types d'objets culturels, nous proposons ici un bref détour par la typologie proposée par l'historien Krzysztof Pomian – dont la typologie de Rastier s'inspire expressément (Rastier, 2004a : II.1).

Pomian propose d'organiser l'univers des choses (ou objets) en cinq grandes classes fonctionnelles (Pomian, 1997 : 82-85). 1) La première de ces classes, la plus primitive, est la classe des *corps*, qui comprend «tout ce que les hommes trouvent dans leur environnement» et n'ayant encore fait l'objet d'aucune transformation; autrement dit, toute entité n'ayant été dotée d'aucune «destination originaires» et dont l'homme fait (ou peut) faire emploi. 2) À l'opposé, la seconde classe d'objets comprend ceux qui ont eu autrefois une destination et des emplois auxquels ils ne se prêtent plus désormais. Elle réunit «tout ce que les hommes abandonnent, évacuent ou détruisent» – ce sont les *déchets*. 3) Troisième classe, celle des *choses*, classe qui rassemble tous les objets assignés à une destination particulière et qui assument un rôle utilitaire ou instrumental déterminé, comme par exemple les machines, les outils, les instruments (inanimés ou animés), les moyens de transport, les habitations, les vêtements, les médicaments, etc. 4) Vient ensuite la classe des *sémiophores*, qui comprend «tous les objets visibles [ou

2. Zinna (2005), Dagognel (1998).

plus généralement sensibles] investis de significations» (Pomian, 1997: 90), tous les objets – écrit Pomian – «composés d'un support et de signes qui, sans former toujours un langage, font néanmoins office de langage» (Pomian, 1997: 83). Les sémiophores – sur lesquels nous reviendrons bientôt – sont comme des prothèses matérielles, des substituts de la signification dont ils portent la trace. 5) Cinquième et dernière classe enfin : celle des *médias*, qui comprend les objets «destinés à produire des sémiophores» (Pomian, 1997: 84) (les sceaux, poinçons, burins, crayons, machines à écrire, imprimantes, appareils photo, téléphones, ordinateurs, disquettes, etc.). Pomian précise que les médias occupent une position bâtarde, car en tant qu'ils sont composés d'un support et de signes, ils sont tous des sémiophores, mais leur fonction première n'est pas d'être investis de signification, seulement de la *produire* ou de la *transmettre*. Notons par ailleurs que les classes ne déterminent pas des identités figées pour chaque objet, mais au contraire, tous les parcours sont possibles pour un même objet, qui peut tour à tour endosser différents «statuts» (corps – chose – sémiophore – déchet – sémiophore – chose...), le seul parcours irréversible étant celui qui conduit des corps vers les autres classes d'objets.

SCHÉMA 2
L'ontologie du visible de Krzysztof Pomian

Corps	Choses	Médias	Sémiophores	Déchets
Matières premières sans destination originaire	Objets à destination instrumentale efficiente et actuelle	Objets destinés à produire des sémiophores	Objets investis de signification, supports-signes	Objets dont la destination instrumentale n'est plus prise en charge dans des emplois-usages
Exemple : La terre, l'eau	Exemple : Outils, instruments, machines, habitations, etc.	Exemple : Poinçons, imprimantes, caméras, etc.	Exemple : Le livre	

Revenons à la classe des sémiophores – classe centrale pour notre propos, et que Pomian subdivise à son tour en six ensembles (Pomian, 1997: 85-89) : les *textes*, les *images*, les *substituts de biens* (par exemple les billets, pièces de monnaie, lingots, etc.), les *commandes*, les *insignes* et enfin les *expôts*. La dernière subdivision, celle des *expôts*, occupe une place privilégiée dans la typologie de Pomian ; elle rassemble les objets qui ont été soustraits à l'usage et qui nous imposent une attitude de spectateur attentif, qui nous mettent en posture contemplative.

Contrairement aux *choses* qui sont des objets utiles auxquels les hommes confèrent un ou plusieurs emploi(s), les *expôts* sont «absolument inutilés» précise Pomian (1997: 89); et ils en sont d'autant plus signifiants : «tout objet devient sémiophore à la suite de la décontextualisation et de l'exposition». Mieux : «un sémiophore accède à la plénitude de son être de sémiophore quand il devient une pièce de collection» (Pomian, 1978: 43); c'est donc bien que les *expôts* sont des sémiophores par excellence. Or, cette place de choix accordée aux *expôts* dans la typologie se comprend par l'histoire du concept de sémiophore, concept que Pomian inaugure à l'occasion de ses recherches sociohistoriques sur les collections.

2. DU VISIBLE À L'INVISIBLE (UTILITÉ ET SIGNIFICATION)

En 1978, Pomian publie une importante étude, clé pour comprendre non seulement le sens du concept de sémiophore, mais pour comprendre aussi les problèmes théoriques qu'il met en jeu, celui notamment du rapport entre deux concepts cardinaux de la sémiotique des objets : l'*utilité* et la *signification*.

2.1 La fonction sémiotique des sémiophores

Les réflexions de Pomian touchant le phénomène historique des collections reposent en fait sur des considérations d'ordre sémiotique : l'une des propriétés fondamentales du langage écrit de Pomian consiste en effet à «sécréter de l'invisible». Le langage «permet de parler des morts comme s'ils étaient vivants, des événements passés comme s'ils étaient présents, du lointain comme s'il était proche, et du caché comme s'il était apparent» (Pomian, 1978: 37). Le langage se définit d'abord chez Pomian comme une opération de corrélation entre *le visible* et *l'invisible* : il «fonctionne comme une relation qui crée l'un des deux termes qu'elle oppose et qu'en même temps elle unit [et dont] le locuteur [...] ne perçoit que le résultat : [...] le clivage de l'univers en deux domaines» (Pomian, 1978: 39). Nous sommes donc bien ici en présence d'une définition de la *fonction sémiotique*, définition, notons-le, tout à fait compatible, sinon identique, à la définition qu'en propose la sémiotique contemporaine – celle de J. Fontanille, dans sa *Sémiotique du discours* par exemple (Fontanille, 2003b: 33).

Or, qu'est-ce précisément qu'une collection ? Première propriété, liée à la nature des objets qu'elle donne à voir : elle est dépourvue de toute finalité utilitaire : la collection ne poursuit qu'un seul but : «amasser

des objets pour les exposer au regard» (Pomian, 1978 : 16)³, autrement dit convertir des *choses* en *expôts* : «[...] clefs qui ne ferment ni n'ouvrent aucune porte; [...] machines qui ne produisent rien; [...] horloges et montres dont personne n'attend l'heure exacte. Même si dans leur vie antérieure elles avaient un usage déterminé, les pièces de musée ou de collection n'en ont plus» (Pomian, 1978 : 16).

Il n'en reste pas moins que, pour justifier leur existence et l'engouement dont elles font l'objet, les collections doivent bien être investies d'une quelconque valeur, autre que la valeur dite d'«usage». Or, quel que puisse être son contenu (ensemble d'objets funéraires, d'offrandes, de reliques, d'objets sacrés, de trésors princiers...), toute collection assume justement le rôle d'«intermédiaire entre le spectateur qui [la] regarde et l'invisible» (Pomian, 1978 : 32). En d'autres termes, les objets qui constituent les collections (comprendre : les *expôts*) opèrent une fonction pleinement sémiotique, en corrélant une part du monde visible à une part du monde invisible (quelle que soit par ailleurs la nature et la spécificité de cet invisible, question que nous laissons de côté pour le moment, mais sur laquelle nous reviendrons). Cette fonction constitue la seconde propriété des collections.

2.2 Les outils et le problème de la culture

Nous avons vu tout à l'heure que l'un des intérêts de la typologie que propose Rastier réside, selon nous, en ce que les *outils* y sont présentés comme une espèce du genre *objets culturels* et, qu'à ce titre, il

3. Il convient de remarquer ici que pour Pomian, le rôle assumé par les collections et les *expôts* ne peut être réduit à une quelconque forme d'utilité, sous peine de voir le concept d'utilité se vider de tout son contenu sémantique : «il en est ainsi de chaque chose qui échoue dans ce monde étrange d'où l'utilité semble bannie à jamais. On ne peut, en effet, sans commettre un abus de langage, étendre la notion d'utilité au point d'en attribuer une à des objets qui ne font que s'offrir aux regards [...] Elles s'assimilent ainsi à des œuvres d'art qui sont dépourvues de finalité utilitaire, car on les produit pour décorer les personnes, les palais, les temples, les appartements, les jardins, les rues, les places et les cimetières. Toutefois on ne peut pas dire que les pièces de collection ou de musée soient là pour décorer. Car décorer, en plaçant des tableaux et des sculptures, c'est briser la monotonie des murs vides qui étaient déjà là et qu'il fallait rendre agréables. Or, dans les musées et les grandes collections particulières, ce sont les murs qu'on élève ou aménage pour y disposer des œuvres» (Pomian, 1978 : 16). Et un peu plus loin : «Comment pourrait-on leur attribuer une valeur d'usage, puisqu'on les achète non pas pour s'en servir, mais pour les exposer au regard. Évidemment, on peut voir en cela aussi un usage très particulier, seulement on risque alors que le terme même d'usage cesse de signifier quoi que ce soit. On peut certes faire divers usages d'un objet, de tout objet. Cependant il faut, semble-t-il, maintenir la différence entre tous ces usages, aussi inattendus qu'ils soient, et celle manière tout à fait singulière de se comporter à l'égard d'un objet qui consiste à n'en rien faire mais uniquement à le regarder. Or, c'est à cela qu'est destiné tout objet qu'on achète pour le placer dans une collection» (Pomian, 1978 : 19).

devrait revenir aux sciences de la culture (en général) et à la sémiotique (en particulier) de les étudier⁴. Chez Pomian, au contraire, tout se passe comme si les *choses* (comprendre : les *outils*) étaient exclues du champ de la culture. Pour l'historien, en effet (qui nous renvoie pour ces matières aux recherches de Leroi-Gourhan), la technique, c'est-à-dire la production et l'usage d'objets strictement fonctionnels ou utilitaires, n'est qu'un fait de *nature*, «un fait *zoologique* à mettre au compte des caractères spécifiques des *Anthropiens*» (Pomian, 1978 : 41). Il suit de là qu'à strictement parler, seuls les *sémiophores* peuvent être tenus pour des objets proprement culturels :

[...] le ramassage et surtout la production d'objets qui représentent l'invisible témoignent de l'émergence de la culture au sens propre de ce terme. On a vu des animaux se servir d'outils dans des conditions naturelles. On n'en a jamais vu peindre ou sculpter sans avoir au préalable reçu des hommes des moyens pour le faire (Pomian, 1978 : 41 ; nous soulignons).

La théorie des sémiophores de Pomian repose sur une ontologie discriminante, qui installe – de façon définitive – la dualité de la nature et de la culture, dualité que redouble (par homologation) l'opposition *utilité vs signification* :

[...] un clivage apparaît à l'intérieur même du visible. D'un côté se situent des choses, des objets utiles [qui] sont manipulés et [...] exercent ou subissent des modifications physiques, visibles [...]. D'un autre côté se situent des sémiophores, des objets qui n'ont point d'utilité [...] mais qui représentent l'invisible, c'est-à-dire sont dotés d'une signification, n'étant pas manipulés mais exposés au regard... [...] (Pomian, 1978 : 42 ; nous soulignons).

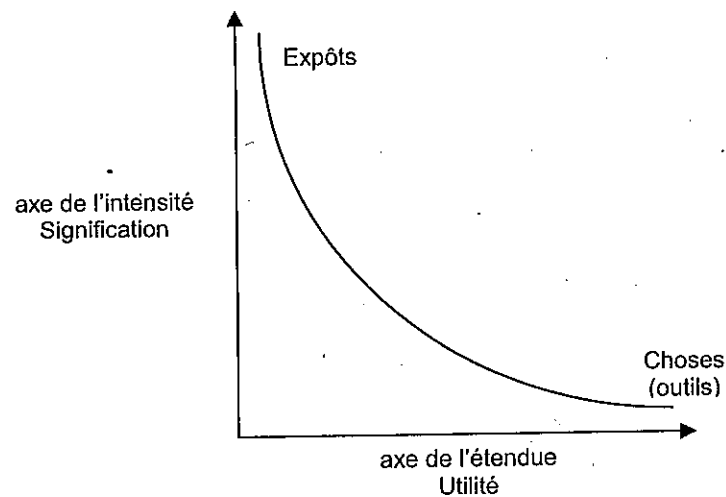
Pomian refuse donc à l'outil, considéré en tant que tel, toute propriété sémiotique. De deux choses l'une : ou bien l'on est en présence d'un outil, ou bien l'on est en présence d'un objet investi de signification. C'est là le point central de la théorie des sémiophores chez Pomian :

L'utilité et la signification sont mutuellement exclusives : plus un objet est chargé de signification, moins il a d'utilité, et vice versa (1978 : 43).

La tendance à établir et à renforcer les liens avec l'invisible poursuit l'auteur, se fait toujours au détriment de l'utilité (1978 : 45).

4. Il est à noter toutefois que, même s'il fait dépendre les outils du genre *objets culturels*, Rastier insiste cependant sur ce fait que ce qui caractérise l'espèce humaine, c'est, non pas le seul usage d'outils, mais la production d'outils au moyen d'outils (Rastier, 2004a : II.1).

SCHÉMA 3



3. LA CONSTITUTION DES OBJETS TECHNIQUES EN PLANS D'EXPRESSION

Touchant le (non)statut sémiotique des outils, Pomian adopte une position assez classique : car, traditionnellement, les sémiotiques ont tenu pour évidente l'exclusion des outils de leur domaine de compétence. Dans un article célèbre de 1964, tout en reconnaissant que le propre de l'objet est sa dimension transitive et instrumentale (l'objet est défini comme « quelque chose qui sert à autre chose »), Roland Barthes affirmait le parallélisme et l'exclusion stricts entre sens et fonction (Barthes, 1985 : 251-252). Nombre de thèses soutenues ces dernières années en sémiotique des objets (qu'on pense par exemple aux recherches de Michela Deni (1999) ou de Nelly Giraud (1999)), pour passionnantes qu'elles soient par ailleurs, se sont inscrites dans cette lignée, privilégiant soit la communication de la fonction, soit le recours aux catégories de la sémiotique plastique pour décrire les outils.

Dans *Du mode d'existence des objets techniques*, qui se présente d'abord comme un ouvrage sur la culture, le philosophe Simondon avait semblé ouvrir la voie à un nouveau programme de recherches visant à prendre en considération la signification des objets techniques (Simondon, 1989 : 9-16) ; il laissait toutefois les *outils* de côté, l'utilité et l'instrumentalité ressortissant, selon lui, non pas à la technique proprement dite, mais au simple travail (Simondon, 1989 : 240-241).

Notre question est donc la suivante : doit-on considérer que les outils en tant que tels (et non en tant qu'ils peuvent être aussi, accidentellement, des supports d'écriture graphique ou plastique) sont privés de toute signification ? La typologie de Rastier qui, comme on a vu, propose de comprendre les outils comme des objets culturels, oblige la sémiotique à réviser sa position traditionnelle. À cette fin, nous proposons ici de commencer par formuler une première série d'objections à l'égard des thèses défendues par Pomian⁵.

3.1 Le sujet et les modes d'existence objective

Nous l'avons vu, tout en faisant marcher à fond le principe selon lequel l'utilité et la signification, s'excluent mutuellement, la typologie élaborée par Pomian ne rejette pas l'idée selon laquelle un objet peut bien être à la fois une chose et un sémiophore (Pomian, 1978 : 42). Le même livre peut aussi bien être lu que saisi pour assommer le voisin (Pomian, 1997 : 80). Toutefois, pour l'auteur, parce qu'elles sont « des rapports que des individus (ou des groupes) entretiennent, par l'intermédiaire des objets, avec leur environnement visible ou invisible » (Pomian, 1997 : 80), l'utilité et la signification supposent nécessairement un *sujet positionnel* (un « observateur ») qui installe ces relations. Or, c'est justement ce *sujet positionnel* qui, d'après Pomian, procède à l'opération de « bascule » consistant à attribuer à l'objet ou bien son statut de *sémiophore*, ou bien son statut de *chose* (naturellement, le « ou » est ici exclusif). Cette opération de bascule qu'accomplit le sujet positionnel conduit Pomian à distinguer au moins deux modes d'existence des relations (le mode actualisé et le mode virtualisé) :

[...] aucun objet n'est en même temps et pour un même observateur une chose et un sémiophore. Car il n'est une chose que lorsqu'on l'utilise, mais alors on ne s'amuse pas à en déchiffrer la signification. Et quand on s'adonne à cela, l'utilité devient purement virtuelle. Tout en coexistant les uns avec les autres, les traits de la forme qui permettent à l'objet d'être utile et ceux qui en font un porteur de signification suggèrent deux comportements différents et mutuellement exclusifs. Dans le premier cas, c'est la main qui met l'objet dans un rapport visible avec d'autres objets, visibles eux aussi [...]. Dans le second, c'est le regard prolongé par une activité langagière, tacite ou explicite, qui établit un rapport invisible entre l'objet et un élément invisible » (Pomian, 1978 : 42-43).

5. Les textes de Pomian comptent (d'après nous) parmi les plus stimulants sur la question des objets ; c'est cette raison qui explique la très large place qui leur est accordée dans ces pages. Les critiques que nous proposons ne peuvent donc que se doubler d'un hommage à

Nous voudrions formuler ici une série de remarques critiques à propos des thèses énoncées par Pomian :

- 1) Tout d'abord : quand bien même nous accepterions la définition « cryptologique » de la signification que se donne Pomian, rien ne nous obligerait à la réserver aux seuls sémiophores (nous reviendrons bien vite sur ce point) ;
- 2) Ensuite : rien ne nous oblige non plus à accepter d'avance l'idée selon laquelle les traits morphologiques constitutifs d'un *outil* et ceux qui en font un *sémiophore* ne sont pas les mêmes. Dans certains cas, on aurait bien de la peine à les distinguer... (nous y reviendrons aussi). Difficile par conséquent d'accepter *a priori* l'idée selon laquelle certains *traits morphologiques* seraient des *formants* (des éléments constitutifs d'un plan d'expression), les autres n'étant que des pièces de la machine... Difficile encore d'affirmer que les traits morphologiques qui sont constitutifs de l'outil n'ont aucun « pouvoir suggestif » sur le sujet contemplatif du sémiophore. Promesse tenue : nous retrouvons ici les problèmes d'ordre méréologique que nous avons évoqués pour commencer, la question importante étant la suivante pour la sémiotique des objets : quels types de solidarités réunissent ces deux ensembles de traits pour constituer un même objet ?
- 3) Enfin : pourquoi tous les sens ne seraient-ils pas égaux devant la fonction sémiotique ? Pourquoi le « corps sémiotique » du sujet positionnel serait-il doté d'organes (et de facultés) aux pouvoirs si inégalement répartis ? On voit en effet que chez Pomian, les deux opérations (l'usage et la description sémiotique) procèdent selon deux syntagmatiques bien différentes : la première (l'utilisation), médiatisée par la main, n'instaure de relation que superficielle, *du visible au visible* ; la seconde, en revanche (la sémiiose), médiatisée par le regard – « prolongé par une activité langagière, tacite ou explicite » (Pomian, 1978 : 43) – instaure une relation pénétrante, qui permet de passer *du visible à l'invisible*.

À la fin de l'essai qu'il consacre à l'œuvre d'art, Walter Benjamin dédie quelques pages précieuses aux objets architecturaux et à leur *double mode de réception* (Benjamin, 2000 : 311 et suiv.) : 1) la réception tactile – c'est-à-dire *l'usage* et 2) la perception visuelle – c'est-à-dire *la contemplation*. Comme plus tard chez Pomian, c'est ici encore une certaine forme de l'intentionnalité du sujet positionnel qui « décide » du

statut conféré à l'objet ; Benjamin remarque effectivement que le premier mode de réception des édifices relève de *l'habitude*, alors que la contemplation (second mode de réception) relève davantage de *l'attention*. Mieux ajoute Benjamin, rompant du même coup le parallélisme qui oppose l'usage et la contemplation : « en ce qui concerne l'architecture, l'habitude *détermine* dans une large mesure la réception optique elle-même » (Benjamin, 2000 : 312). Et Benjamin conclut dans ces termes :

On méconnaît du tout au tout le sens de la réception tactile [c'est-à-dire de l'usage] si on se la représente à la manière du recueillement des voyageurs devant les édifices célèbres. Dans l'ordre tactile, il n'existe en effet aucun équivalent à ce qu'est la contemplation dans l'ordre visuel (Benjamin, 2000 : 108-109)⁶.

C'est que le problème est avant tout un problème de méthode. Or, la plupart du temps, que fait la sémiotique lorsqu'elle décrit des outils ? Elle les convertit d'abord (et sans doute injustement) en *expôts*. Traditionnellement, en effet, pour les sémioticiens, l'objet est avant tout et presque exclusivement un « objet d'écriture », c'est-à-dire un objet-support, une « surface d'inscription » qui n'a d'intérêt sémiotique qu'en tant qu'il est la condition matérielle de l'expression d'un type d'objets éminemment signifiants : les signes (simples ou complexes). À ce titre, aussi, on devrait demander si la sémiotique des objets doit nécessairement se présenter comme une branche de la sémiotique visuelle. Comme le remarque justement Ricœur dans les pages qu'il consacre aux outils dans le tome 1 de sa *Philosophie de la volonté*, on aurait tort de considérer le monde comme un simple spectacle, alors qu'il est aussi problème, matière à œuvrer : « Je suis dans un monde où il y a quelque chose à faire [et] agir, c'est en grande partie travailler avec des instruments » (Ricœur, 1988 : 193 et 198).

Chez Pomian, au contraire, nous venons de le voir, le monde des pratiques instrumentales semble se présenter comme un monde sans problème, alors que l'univers des sémiophores (qui font passer du visible à l'invisible) se définit comme un univers profond, distal :

L'invisible, c'est ce qui est très loin dans l'espace : de l'autre côté de l'horizon, mais aussi très haut ou très bas. Et c'est, de même, ce qui est très loin dans le temps : dans le passé, dans l'avenir. Et, de plus, c'est ce

6. Dans le même sens, on lira avec profit les remarques de Jean Nouvel, selon qui « l'une des grandes difficultés de l'architecture, c'est qu'elle doit à la fois exister et rapidement se faire oublier, c'est-à-dire que tout espace vécu n'est pas fait pour être contemplé en permanence. Le problème d'un architecte, c'est qu'il est toujours en train d'analyser les lieux qu'il découvre, de les regarder, ce n'est pas une position normale » (Nouvel et Baudrillard, 2000 : 26).

qui est par-delà tout espace physique, toute étendue, ou bien dans un espace doté d'une structure tout à fait particulière (Pomian, 1978: 35).

Dans la typologie proposée par Pomian, chaque espèce de sémiophore prend en charge un mode particulier de l'invisible. Naturellement, les *textes* occupent une place à part au sein de la classe des sémiophores, parce qu'ils ont le pouvoir d'être corrélés à toutes les modalités de l'invisible; ce n'est pas le cas des images, qui ne peuvent prendre en charge que le passé, ou encore les visions et les phantasmes des hommes. Reste à savoir pourquoi les objets fonctionnels, les outils, les instruments, autrement dit les objets chargés d'une « destination particulière » et jouant un rôle utilitaire déterminé n'assureraient pas eux aussi – sous certaines conditions – d'autres modalités de l'invisible. La question mérite d'autant plus d'être posée qu'on comprend pourquoi Pomian accorde le statut de sémiophore aux *substituts de biens* et aux *commandes*. La classe des *substituts de biens* comprend les objets susceptibles d'être échangés contre d'autres objets (bien ou services), ce sont, par exemple, les monnaies; celle des *commandes* rassemble les objets normatifs, les objets de prescription et de rection (les feux de signalisation, par exemple). Or, pour Pomian, c'est le futur qui correspond à la part d'invisible à laquelle *commandes* et *substituts de biens* sont corrélés (et qui en fait du même coup des sémiophores). Précisément, la signification des *substituts de biens* correspond au *pouvoir* qu'ils confèrent à leur détenteur; celle des *commandes* correspond au *devoir* des sujets qui y sont soumis: par exemple, « [...] la signification [...] des billets de banque et des pièces de monnaie est identique à leur pouvoir d'achat, c'est-à-dire l'ensemble de marchandises contre lesquelles on pourra les échanger le moment venu » (Pomian, 1997: 87).

3.2 La sémiose « en pli » des objets techniques

Nous voudrions montrer que cette propriété spécifique des *commandes* et *substituts de biens* est tout à fait compatible avec la définition de l'objet technique en général, et de l'outil en particulier, que l'on peut alors à bon droit constituer en plans d'expression. Pourquoi Pomian s'autorise-t-il à reconnaître aux *commandes* et aux *substituts de biens* le statut de *sémiophore*? Parce que ces objets portent en eux (virtuellement) les états qui constitueront le monde visible à venir (monde par définition actuellement invisible). En d'autres termes, si les *commandes* et les *substituts de biens* accomplissent une fonction sémiotique, s'ils

ont ce pouvoir (exceptionnel dans l'ordre des choses) de corrélés une part du monde visible à une part d'invisible, c'est que, en tant qu'ils modifient la compétence modale du sujet (son *pouvoir faire*, son *devoir faire*), ils portent en eux, à l'état potentiel, les formes de son actualité future. Or il semble que ces propriétés conviennent parfaitement aux outils et à leur usage. Pour Pomian, tout se passe comme si l'univers de l'ustensilité et des pratiques instrumentales était déjà plein et saturé, visible de part en part, en entéléchie complète et sans aucune profondeur. Or, le champ des objets fonctionnels est, au contraire, un champ où la part visible (actuelle) est somme toute minoritaire, car le propre des outils (qui virtualisent la pratique) consiste justement à envisager les procès dans une autre perspective que celle de l'actualité. On retrouve ici la définition de la modalité comme mode d'existence du procès (Fontanille, 2003b: 176-179)⁷. L'isotopie des fonctions, de l'ustensilité, de l'utile, le confirme, puisqu'elle se caractérise d'abord par un ensemble de devoirs et de pouvoirs, bref: de virtualités.

Le sociologue Bruno Latour propose de définir le régime propre à la technique par la notion de *pli*: « Qu'est-ce qui est plié dans l'action technique? Le temps, l'espace et le type d'actants » (Latour, 2000). Sans suivre Latour jusque dans ses dernières conclusions – qui sont motivées par d'autres intérêts que ceux du sémioticien – mais en aménageant quelque peu la conception de l'objet technique comme *pli*, nous proposons d'envisager les objets techniques et les outils comme des objets culturels à part entière, pourvus à ce titre de propriétés sémiotiques, certes un peu particulières. La première particularité concerne naturellement le type de *sémiosis* à considérer. Si l'on s'accorde à définir la *sémiosis* comme la mise en relation, par un sujet positionnel, d'au moins deux dimensions appelées *plan d'expression* et *plan du contenu*, le premier des ces plans étant de nature sensible, le second relevant davantage de la compréhension ou de l'intelligible, alors on peut admettre qu'en tant qu'ils présentent des formants susceptibles d'être corrélés – en idée – à une ou plusieurs « scènes » futures ou hypothétiques, les outils et les objets techniques assurent une fonction proprement sémiotique. Il resterait évidemment à préciser la particularité de l'isomorphisme des deux plans, puisque dans l'objet technique, à une structure relationnelle du signifiant peuvent correspondre plusieurs

7. Nous laissons de côté ici la difficile question, très justement soulevée par J.-C. Coquet lors d'une discussion au *Séminaire intersémiotique de Paris* en novembre 2006, celle du recours aux modalités en l'absence de prédicat.

structures du signifié en relation de concurrence virtuelle. (Pomian, 1997 : 81 et Fontanille, 2003a : 63).

Dans *Soma et sema*, Fontanille propose de reconsidérer la problématique classique de la fonction sémiotique ; selon lui, en effet, les termes métalinguistiques « expression » et « contenu » renvoient à la métaphore de l'enveloppe, enveloppe qui « contient » les « contenus signifiés » et qui « laisse sortir » des expressions-signifiants (Fontanille, 2004 : 146). Or, remarque encore Fontanille, cette enveloppe-contenant a été occultée par la pensée sémiotique et linguistique, qui ne se représente la fonction sémiotique qu'abstractement, par un trait horizontal entre les deux plans. Même si elles émanent de préoccupations différentes des nôtres ici, on peut tirer profit de ces propositions pour mieux comprendre le statut sémiotique des objets techniques. Avec les outils notamment, tout se passe comme si le plan du contenu était replié sur lui-même pour ne donner à percevoir que des esquisses signifiantes. À ce compte (comme le terme lui-même semble l'indiquer), l'expression serait alors à comprendre non comme un résultat, mais comme une opération ou une action : un *projet d'expression* ou de déploiement des contenus possibles. Et il faut remarquer que la figure du pli reste fidèle à l'exigence de solidarité du signifiant et du signifié.

CONCLUSION : POUR UN FONCTIONNALISME MÉTHODOLOGIQUE

L'architecture et le design contemporains affichent clairement leur dette à l'égard des pionniers de l'école dite fonctionnaliste, dont Sullivan (en charge de la reconstruction de Chicago) a consacré le très fameux mot d'ordre : « *form follows function* ». Or, l'apparente simplicité de sa règle (la forme suit – ou dérive de – la fonction) ne peut manquer d'attirer l'attention du sémioticien. Comment comprendre les rôles assumés par cet opérateur syntaxique qu'est la fonction au sein de la syntaxe figurative ? Qu'est-ce au juste que ce principe syntaxique de dérivation qui semble établir un lien (déductif) entre la fonction et la forme ?

Parce qu'il est une théorie de l'objet – défini comme « résultat d'une objectivation [...] pouvant à ce titre participer d'une pratique sociale » (Rastier, 2004a : II.1) –, le fonctionnalisme se présente comme une théorie sémiotique, fut-elle faiblement scientifique (Greimas et Courtés, 1976 : 340). L'axiologie autour de laquelle s'articule cette sémiotique conduit (paradoxalement) à la naturalisation des objets culturels : 1) négation de toutes les spécificités culturelles des objets ; 2) refus de

toute idée de style ; et 3) promotion de l'éternité et internationalisation des formes (Van de Velde, 1925 : 42).

Évidemment, en tant qu'elle se présente comme un discours critique sur les cultures (Rastier, 2004b : 1), la sémiotique peut difficilement se ranger au *fonctionnalisme idéologique* tel qu'il a été initié au début du XX^e siècle (et tel qu'il est trop souvent encore défendu aujourd'hui par certains designers d'objets ou architectes). Néanmoins, les développements que nous avons essayé de proposer tendent à engager la sémiotique des objets à adopter, dans certains cas et avec mesure, un *fonctionnalisme méthodologique* l'obligeant à assumer les dépendances et les solidarités entre la composante fonctionnelle et les autres composantes des objets. Pomian lui-même ne contredirait pas cette recommandation, qui reconnaît volontiers que la fonction des objets s'inscrit dans leur apparence sensible et qu'elle est rendue visible par celle-ci.

OUVRAGES CITÉS

- BARTHES, R. (1985 [1964]), «Sémantique de l'objet», *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, p. 249-258.
- BENJAMIN, W. (2000 [1936-1939]), «L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique», *Œuvres III*, Paris, Gallimard, p. 269-316.
- BORDRON, J.-F. (1991), «Les objets en parties. (Esquisse d'ontologie matérielle)», dans J.-C. Coquet et J. Pelitot (dir.), *Langages*, 103, p. 51-65.
- DAGOGNET, F. (1998), *Des détritiques, des déchets, de l'abject*, Paris, Les Empêcheurs de Penser en Rond.
- DENI, M. (dir.) (1999), *Per una semiotica degli oggetti, la dimensione fattiva* (thèse de doctorat sous la dir. de U. Eco et Ugo Volli), Bologne, Università di Bologna.
- FONTANILLE, J. (2003a), «Sémiotique des objets», dans M. Deni (dir.), p. 61-86.
- FONTANILLE, J. (2003b), *Sémiotique du discours*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges.
- FONTANILLE, J. (2004), *Soma et sema. Figures du corps*, Paris, Maisonneuve et Larose.
- GIRAUD, N. (1999), «La sémiotique au service de l'objet technique», dans J. Fontanille et A. Zinna (dir., 2005), *Les objets au quotidien*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges, p. 97-110.
- GREIMAS, A.J. et J. COURTÉS (1976 et 1986), *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 2 tomes (rééd. tome 1, 1993).
- HJELMSLEV, L. (1971), *Prolégomènes à une théorie du langage*, Paris, Minuit.
- LATOUR, B. (2000), «Morale et technique : la fin des moyens», *Réseaux*, 100, p. 39-58, [en ligne] <http://www.ensmp.fr/~latour/articles/article/080.html> (page consultée en février 2005).
- NOUVEL, J. et J. BAUDRILLARD (2000), *Les objets singuliers. Architecture et philosophie*, Paris, Calmann-Lévy.
- POMIAN, K. (1978), «Entre l'invisible et le visible : la collection», dans *Collectionneurs, amateurs et curieux. Paris, Venise : XVI^e-XVIII^e siècles*, Paris, NRF/Gallimard, 1987, p. 15-59 (publié d'abord dans *Enciclopedia Einaudi*, t. III, Turin, Einaudi, 1978, p. 330-364).
- POMIAN, K. (1997), «Histoire culturelle, histoire des sémiophores», dans J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli (dir.), *Pour une histoire culturelle*, Paris, Seuil, p. 73-99 (article reproduit dans K. Pomian (2000), *Sur l'histoire*, Paris, Seuil).
- RASTIER, F. (2004a), «Deniers et Veau d'or : des fétiches à l'idole», *Texto!*, mars, [en ligne] : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Deniers.html (page consultée en février 2006). L'article de François Rastier a initialement été publié dans Massimo Leone (dir.) (2002), *Semiotica del denaro, Carte Semiotiche*, 5, p. 35-64.

- RASTIER, F. (2004b), Sciences de la culture et post-humanité. *Texto!*, septembre, [en ligne] : http://www.revue-texto.net/Inedits/Rastier/Rastier_Post-humanite.html (page consultée en février 2005).
- RICCEUR, P. (1988 [1950]), *Philosophie de la volonté*, tome 1 : *Le volontaire et l'involontaire*, Paris, Aubier.
- SAUSSURE, L.-F. (1971 [1916]), *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot.
- SIMONDON, G. (1989 [1958]), *Du mode d'existence des objets techniques*, Paris, Aubier.
- SULLIVAN, L. (1982 [1896]), *The Tall Office Building Artistically Considered*; traduit dans C. Massu, *L'architecture de l'école de Chicago*, Paris, Dunod, p. 147-154.
- VAN DE VELDE, H. (1925), «De Tent», *Wassenaar* (Hollande); mai, dans Ulrich Conrads (textes réunis par) (2000), *Programmes et manifestes de l'architecture du XX^e siècle*, Paris, La Villette, p. 42-43.
- ZINNA, A. (2005 [2001]), «L'objet et ses interfaces», dans J. Fontanille et A. Zinna (dir.), *Les objets au quotidien*, Limoges, Presses de l'Université de Limoges, 2005, p. 161-192.